

le bras gauche. Il prend un couteau, arrache le projectile des chairs, et de sa main sanglante il en charge son fusil, s'agenouille, vise soigneusement et tue un Anglais. Quelques minutes après, un coup de feu lui fracture le bras droit et le renverse. Joseph Glare a l'épaule si fortement contusionnée par un éclat de bois, enlevé par un boulet, que son bras est frappé d'inertie, mais l'entraînement est si grand que, malgré une vive douleur, il reste à son poste et continue le combat d'une seule main.

Cette boucherie, éclairée par une faible clarté de lune, était atroce. La flamme des canons et des mousquets rayait de leur lueur rapide la surface sombre des flots. Le vent s'était apaisé, et au calme de la nature succédait le bruit de la fureur des hommes. Entre deux volées de mitraille on entendait s'élever dans la nuit de grandes clameurs, voix des combattants s'envoyant à travers l'espace une imprécation avec un défi. Puis un court silence, bientôt rompu par le fracas de l'artillerie, s'établissait, et dans ces moments de calme, l'appel affaibli des blessés demandant un secours impossible se mêlait au gémissement des mourants.

Sur le pont des deux navires, les hommes couraient, réparant à la hâte les avaries produites dans le combat, bouchant les trous de boulets à la flottaison, apportant aux caronades les munitions qui devaient porter la mort chez l'ennemi.

Un sang bien précieux devait venir encore se mêler à celui des marins du *Renard*. Debout à l'arrière, Leroux encourageait son équipage par son exemple, quand une bordée de l'*Alphéa* vient en grondant s'abattre sur le corsaire.

Le capitaine Leroux tombe et reste étendu sur les planches rouges de sang ; un boulet lui a coupé le bras droit à l'articulation de l'épaule. Un cri de désespoir s'échappe de toutes les poitrines. Leroux l'entend, et rassemblant ses forces défaillantes :

— Courage, mes amis, dit-il, encore un effort, l'ennemi va se rendre !

Herbert, qui commande sur le gaillard d'avant, accourt à l'arrière, serre la main de son malheureux capitaine, et le remplace au poste d'honneur. La lutte opiniâtre continue. Désespérés de la perte qu'ils viennent de faire, les canonniers redoublent d'activité et entretiennent avec une rapidité étonnante le service des trois caronades du *Renard*.

L'artillerie de l'*Alphéa* ralentit son feu, et bientôt même ne répond plus que faiblement à celui du corsaire, qui en conclut que les Anglais sont réduits à la dernière extrémité. Cependant, d'autres victimes devaient encore succomber dans ce drame qui offre peu d'exemples semblables dans nos annales maritimes. Thomas Pelletier, novice, perd le bras gauche en servant une pièce, et son remplaçant, Pierre Monnier,

reçoit au même poste une blessure dangereuse qui le met hors de combat.

Les Français étaient épuisés de fatigue, et si leur courage restait aussi grand, leurs forces physiques succombaient. Les canonniers, brûlés de la tête aux pieds, avaient été décimés, et leur nombre suffisait à peine à l'armement de deux pièces ; aussi les coups ne partaient plus qu'à longs intervalles. Les deux partis également éprouvés reprenaient haleine, et, de part et d'autre, les capitaines essayaient de faire rétablir les manœuvres courantes pour terminer cette lutte ardente.

A ce moment, le drapeau anglais tomba de la vergue de pic dans la mer. Un cri d'enthousiasme de : " Vive l'empereur ! " se fit entendre à bord du *Renard*, dont les hommes crurent que l'ennemi s'était rendu. Mais il n'en était rien. La drisse du pavillon avait été coupée, et bientôt l'étendard britannique fut arboré sur la poupe de l'*Alphéa*, qui pour assurer ses couleurs se remit à canonner les Français.

Furieux de cette reprise des hostilités et désireux d'en finir, ceux-ci repostent avec vivacité. De nombreux combattants tombent dans cette dernière phase de l'action : ce sont le chef de pièce Borgstroom, le canonnier Martin et le matelot Brûlon, auquel un boulet enlève un bras. Mais cette reprise de combat n'est pas de longue durée. La canonnade faiblit du côté de l'anglais, et ses coups deviennent de plus en plus rares ; l'ennemi semble découragé, tandis que les Français, redoublant d'énergie, envoient rapidement des boulets et des paquets de mitraille au moyen de leurs deux pièces.

Il y a déjà deux heures et demie que la bataille est engagée et que le sang coule sur ce point perdu de la Manche. Enfin, deux coups de caronades partent à la fois du *Renard* et atteignent les flancs de la corvette. En même temps, une flamme vive apparaît, s'élevant des panneaux de l'anglais, au milieu d'une effroyable détonation. Les boulets français ont atteint un baril de poudre ; l'*Alphéa* saute et s'abîme dans les flots.

Le *Renard* avait triomphé !

Les vainqueurs restaient muets d'horreur devant ce spectacle terrifiant qui leur avait montré dans une vision d'une minute les épaves de l'*Alphéa* projetées dans les airs.

Le calme le plus complet s'était établi sur les flots après le fracas du combat. Bientôt les Français perçurent de faibles sons. C'était la voix mourante des marins anglais qui se plaignaient et appelaient à l'aide. La nuit était devenue obscure, les embarcations du *Renard* avaient été broyées par les boulets de l'*Alphéa*, tout rendait le sauvetage impossible.

L'humanité reprenait ses droits et parlait maintenant au cœur des combattants. Dans leur impuissance de porter secours à ceux qui un moment auparavant étaient leurs mortels